
ÉLOGE HISTORIQUE

DE

LOUIS-FRANÇOIS-ÉLISABETH

BARON RAMOND ⁽¹⁾,

CONSEILLER D'ÉTAT HONORAIRE, COMMANDEUR DE LA LÉGION-D'HONNEUR, CHEVALIER
DE SAINT-MICHEL, MEMBRE DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES, DE L'ACADÉMIE DE
MÉDECINE ET DE PLUSIEURS AUTRES SOCIÉTÉS SAVANTES.

PAR M. LE BARON CUVIER, SECRÉTAIRE-PERPÉTUEL.

DANS cette biographie de l'un de nos plus ingénieux confrères, j'aurais voulu me borner à ceux de ses travaux qui rentrent dans les occupations de l'Académie, et n'avoir à vous parler que du physicien, du botaniste et du géologue ; mais cette séparation, devenue si difficile de nos jours pour le plus grand nombre des académiciens, est entièrement impossible pour celui dont je dois vous entretenir. En lui, le savant, l'homme d'état, l'administrateur, sont unis de liens

(1) M. Ramond dans sa jeunesse était connu sous le surnom de *Carbonnière*.

indissolubles ; c'est souvent par ses fonctions qu'il a été conduit à des observations ; s'il a mieux qu'aucun autre décrit les Pyrénées, c'est que des haines politiques l'avaient contraint de s'y réfugier ; sa position à la tête d'un département intéressant pour la géologie est ce qui l'a aidé à perfectionner la mesure des hauteurs ; en un mot, c'est dans les détails d'une vie agitée que se trouve le commentaire nécessaire des plus savants de ses ouvrages. Vous ne vous étonnerez donc point de m'entendre rappeler les événements de l'histoire générale auxquels M. Ramond a pris part ou dont il a été victime, parce que ce sont presque toujours ces événements qui ont été les occasions de ses découvertes.

Dès son enfance, dès son origine même, on aperçoit en quelque sorte le germe de ce qu'il a été. Son père, Pierre Ramond, trésorier de l'extraordinaire des guerres en Alsace, était originaire du midi de la France. Sa mère, Marie Eisentraut, appartenait à une famille allemande de la rive gauche du Rhin ; et c'étaient d'une part les persécutions exercées contre les protestants, de l'autre les épouvantables dévastations auxquelles les armées françaises livrèrent à deux reprises le Palatinat⁽¹⁾, qui avaient fixé ces deux familles en Alsace, en sorte que, réunissant en lui la nature vive et ardente des habitants du midi avec cette disposition à la méditation, cette persévérance, si générales parmi les peuples germaniques, M. Ramond puisait dans les souvenirs de ses ancêtres l'horreur du gouvernement arbitraire et des conséquences qu'il entraîne, même ce que l'on voit si rarement, lorsqu'il est dans les mains d'un monarque aussi

(1) En 1674 et en 1679.

pénétrant, aussi instruit des ses affaires, et d'une aussi grande élévation d'esprit que l'était incontestablement Louis XIV.

Strasbourg était peut-être le lieu le plus favorable au développement de ces dispositions. La France, en s'emparant de cette ville, lui avait garanti la conservation de son régime intérieur, et l'on y retrouvait toutes les formes compliquées des républiques du moyen âge. Son université organisée comme celles de l'Allemagne, et donnant par conséquent l'enseignement le plus varié et le plus étendu, devait, à cette époque, aux talents de Schoepflin une célébrité particulière pour les études relatives à la diplomatie et au droit public. On y voyait accourir des jeunes gens des plus grandes maisons de l'Allemagne et du Nord, et M. Ramond y eut pour camarades d'études les hommes qui ont joué de nos jours les premiers rôles en Europe.

Les diverses branches du droit ne furent presque qu'un jeu pour un esprit aussi vif, et il trouva le temps d'y joindre la physique, toutes les parties de l'histoire naturelle. Il lui aurait été presque aussi facile de se faire recevoir médecin qu'avocat; et s'il donna la préférence au dernier de ces titres, ce fut seulement par l'idée qu'il lui laisserait plus de liberté dans l'emploi de ses talents.

Dès-lors, en effet, il ne se sentait pas plus de penchant à se renfermer dans une étude que dans un hôpital. Son corps avait besoin d'espace et de mouvement comme son esprit. A peine sorti des bancs, il gravissait à pied les cimes des Vosges, visitait les ruines de leurs anciens châteaux, et y composait des élégies et même des drames. Ces restes imposants du moyen âge lui inspirèrent l'idée de peindre les

mœurs de ce temps dans une suite de tableaux dialogués, comme les tragédies historiques de Shakespear. On a imprimé cet ouvrage sans nom d'auteur à Bâle, en 1780, sous le titre de *Guerre d'Alsace pendant le grand schisme d'Occident*. Mais à une époque où les règles classiques dominaient si absolument notre littérature, que l'on n'avait pas même inventé un nom pour les écrits qui ne s'y soumettent pas, celui-là ne franchit guère la chaîne des Vosges. Plus heureux de l'autre côté du Rhin, on le traduisit en allemand, et il fut représenté sur différents théâtres. Cependant l'introduction, intitulée *avant-scène*, aurait pu le faire accueillir partout. C'est un morceau d'histoire écrit avec chaleur, et qui donne en peu de pages une idée assez précise d'une époque importante.

Voyeur, naturaliste, poète, historien, et tout cela avec l'ardeur de la première jeunesse, M. Ramond se trouva bientôt avoir épuisé l'Alsace; mais un théâtre voisin l'appelait. La Suisse lui offrait des plantes, des montagnes, des mœurs antiques, des gouvernements de toutes les sortes; c'étaient autant de pâtures pour l'activité qui le dévorait. Il la parcourut en 1777. Tout jeune, tout inconnu qu'il était, son air spirituel, la verve de sa conversation, le firent accueillir comme si déjà il eut été célèbre. Le vieux Voltaire, chargé, comme il le lui dit, de 83 ans et de 83 maladies, se fit encore un plaisir de lui montrer ce qu'il avait fait pour sa petite colonie. Lavater, à Zurich, chercha à s'emparer d'une imagination qui lui semblait disposée au mysticisme; et à Berne, Haller presque mourant trouva encore la force de lui faire voir quelques plantes des Alpes.

On peut prendre une idée de la vivacité des impressions

qu'il éprouva dans les notes de sa traduction des lettres de Coxe sur la Suisse. Avec quelle vérité il y peint et ces belles vallées où déjà la surface du globe est arrivée à l'équilibre, et ces roches escarpées et dont les ruines menacent encore le séjour de l'homme, et ces glaciers éternels, bornes infranchissables à toute organisation ! Avec quel charme il parle des douceurs de la vie champêtre ! Avec quelle pénétration il rend compte des intrigues et des passions qui agitent ces petites démocraties ! Et toutefois comme il sait rendre respectables ces simples pâtres ; comme il les montre pleins de sens et de justice dans l'exercice des pouvoirs les plus élevés(1).

Cette manière de consigner ce qu'il avait vu dans des notes sur l'ouvrage d'un autre, n'était de sa part qu'un acte de modestie. Il se trouvait trop jeune pour écrire de son chef ; mais les lecteurs en jugèrent autrement. La vive allure de commentateur leur plut bien autant que la marche grave de l'auteur. C'était avec M. Ramond que l'on croyait vraiment voyager en Suisse ; et ce qui n'est peut-être jamais arrivé, on retraduisit en anglais sa traduction française avec ses additions, et sous cette forme elle eut en Angleterre beaucoup plus de succès que l'original primitif. Coxe cependant, comme on le peut croire, n'en fut pas si content que le public ; et dans une édition plus étendue qu'il donna quelque temps après, il ne prononça pas même le nom de

(1) Lettres de M. William Coxe à M. W. Melmoth sur l'état politique, civil et naturel de la Suisse, traduites de l'anglais et augmentées des observations faites sur le même pays par le traducteur ; 2 vol. in-8°, Paris, Belin, 1781.

l'écrivain qui avait si puissamment concouru au succès de la première (1).

Les lettres sur la Suisse avaient annoncé M. Ramond à Paris; on y avait été étonné qu'un jeune Alsacien écrivît le français avec cette élégance et cette force, et eût déployé sur des matières si diverses tant de hardiesse et de jugement. On le fut bien davantage lorsque, dans les cercles les plus brillants, il se montra l'égal des hommes que l'on réputait le plus pour le talent de la conversation. L'esprit de société a toujours été en France le premier des passe-ports; il l'était plus que jamais alors que l'esprit de parti n'était pas encore venu lui faire la guerre; aussi M. Ramond n'eut-il qu'à choisir entre les maisons où il voudrait être reçu. L'hôtel de la Rochefoucault passait en ce temps-là pour une sorte de sanctuaire des lettres et de la philosophie; des hommes éclairés et vertueux s'y réunissaient; ils y méditaient des réformes, dont bientôt ils eurent l'occasion de faire l'essai, mais qu'ils n'ont pu diriger et dont les contre-coups les ont cruellement frappés. C'était une société faite pour plaire à M. Ramond, et où il plut beaucoup lui-même. La duchesse d'Anville le traitait comme son enfant. Il obtint surtout une amitié précieuse, celle de M. de Malesherbes, que son goût pour les scènes de la nature devait attacher à un jeune homme qui venait de peindre les plus intéressantes avec tant d'énergie.

Malheureusement il s'offrit aussi à lui, vers cette même époque, un protecteur plus puissant, mais dont les bienfaits

(1) Cette autre édition a été traduite en français par Théophile Mandar, Paris, 1790, 3 vol. in-8°.

lui coûtèrent au-delà de leur valeur. Le trop célèbre cardinal de Rohan, évêque de Strasbourg, lié par vanité avec les hommes distingués dont M. Ramond avait obtenu l'estime, en même temps que, par penchant, il se livrait à des sociétés d'un genre bien contraire, crut de son honneur de faire quelque chose pour un jeune homme de son diocèse qui annonçait de si beaux talents.

Depuis la conquête de l'Alsace, et surtout depuis la réunion de Strasbourg à la France, l'évêque de cette ville jouissait d'une existence très-différente sur la rive droite et sur la rive gauche du Rhin. Courtisan soumis à Versailles, simple chef ecclésiastique dans la partie française de son diocèse, il était en Allemagne le souverain absolu d'une petite principauté; et il la gouvernait par des corps administratifs qui, dans leur cercle étroit, exerçaient une autorité aussi grande, et exigeaient des connaissances aussi étendues que les conseils ou les tribunaux des plus grandes monarchies. Ce fut d'abord dans son conseil de régence et avec le titre de conseiller-privé, que le cardinal employa M. Ramond; mais bientôt il prit trop de plaisir à sa conversation pour s'en tenir avec lui à des rapports officiels. Son conseiller-privé devint un de ses familiers les plus intimes. Il faisait les beaux jours de cette petite cour moitié française, moitié allemande, que le prince tenait à Saverne, cour plus spirituelle qu'on n'aurait pu la supposer, dans une bourgade du pied des Vosges, et plus mondaine qu'il ne convenait peut-être à un souverain ecclésiastique. Mais dans ces temps tranquilles où l'intérieur jouissait depuis plus d'un siècle d'une paix profonde, les grands, passant dès l'enfance leurs jours dans la mollesse, ne soupçonnant pas que rien pût menacer leur

sécurité, ne se faisaient d'autre occupation que de varier leurs plaisirs. Trop souvent, lorsqu'ils avaient goûté de tout, l'extraordinaire, le merveilleux, pouvaient seuls ranimer leur ame épuisée, et le premier imposteur qui leur faisait entrevoir des espérances ou des sensations nouvelles, en était accueilli avec enthousiasme.

On ne sait que trop à quel point le cardinal de Rohan se laissa prendre à ce piège.

« En 1781, le thaumaturge Cagliostro arrive à Strasbourg, précédé, accompagné, suivi des pauvres qu'il secourait, des malades qu'il traitait gratuitement, des croyants qu'il éclairait de lumières surnaturelles. » C'est en ces termes que M. Ramond lui-même peint son arrivée, dans un Mémoire que nous avons sous les yeux. « Ce bruyant cortège, ajoute-t-il, ne cesse de le célébrer; on ne sait d'où il vient, qui il est, de quelle source il tire les richesses qu'il prodigue, par quel pouvoir secret il exerce sur les esprits un empire sans bornes. Chacun fait ses conjectures, avance des assertions, et toutes plus étranges les unes que les autres. » Le cardinal veut le voir, l'entretenir, et, chose la plus étrange de toutes, un prince de l'Église, un grand seigneur qui avait exercé les plus hautes fonctions de la diplomatie, un académicien lié avec nos plus savants hommes, devient, en quelques conférences, l'ami, le disciple, l'esclave du fils d'un cabaretier de Palerme. Il ne peut s'en séparer, ou du moins, lorsque ses emplois exigent qu'il s'en sépare, il veut avoir près de lui un agent fidèle qui entretienne sans cesse leurs communications, et c'est de M. Ramond qu'il exige d'occuper ce poste. Plusieurs fois il le lui envoya à Strasbourg, à Lyon, à Bâle; il voulut même qu'il se chargeât de le seconder dans ses opérations et

qu'il devint en quelque sorte son garçon de laboratoire.

Fut-ce une déférence naturelle pour un maître qu'il aimait, qui détermina M. Ramond à répondre au désir du cardinal? Fut-ce l'espoir de pénétrer quelques-uns des secrets que cet homme singulier paraissait posséder? Fut-ce même seulement l'idée, excusable peut-être dans un si jeune homme, que pour le moins il s'amuserait de ses pratiques mystérieuses? Ou enfin Cagliostro agit-il réellement sur son imagination, et lui fit-il partager les mêmes illusions qu'à tant d'autres? Nous ne pouvons pas le dire. Ce qui est certain, ce que M. Ramond avouait c'est qu'il prit rang au nombre des plus intimes du grand magicien, et qu'il devint dépositaire d'une partie de ses recettes, et témoin de plusieurs de ses miracles. Il ne cachait pas même à ses amis qu'il avait vu ou qu'il croyait avoir vu des choses fort extraordinaires; mais lorsqu'on le pressait à ce sujet, il rompait la conversation et refusait de s'expliquer. Tout ce que l'on peut donc conjecturer, aujourd'hui que la charlatanerie de Cagliostro n'est plus un problème pour personne, c'est que tout pénétrant que fût l'esprit de M. Ramond, le thaumaturge était encore parvenu à lui cacher une partie des ressorts qu'il faisait jouer. Nous devons croire toutefois que ces épreuves le guérèrent de sa disposition au mysticisme, car personne n'en a été plus éloigné que lui dans ses dernières années; et la chaleur méprisante avec laquelle il s'exprimait sur les tentatives de ce genre renouvelées de nos jours, annonçait bien un homme qui savait positivement à quoi s'en tenir.

Cependant la vie irrégulière du cardinal, ses liaisons imprudentes, le conduisirent, comme tout le monde sait, à une catastrophe plus affreuse que tout ce que l'on pouvait crain-

dre. Honteusement pris pour dupe par les êtres les plus méprisables, il eut l'inconcevable folie de se croire chargé de la part de la reine de l'acquisition clandestine de diamants d'un grand prix, et la folie plus inconcevable encore de livrer ces diamants à ces prétendus intermédiaires. Un ministre, depuis long-temps son ennemi, s'empressa de donner à ces étourderies le tour le plus criminel; et ce même grand seigneur ce même homme d'esprit qui déjà avait eu le ridicule de se faire le séide d'un charlatan, finit par se voir compris avec ce que Paris avait de plus vil, sous l'accusation commune d'une escroquerie infâme.

Dans cet affreux malheur, ses vrais amis, qui n'avaient pu l'arracher à temps à ces liaisons funestes, retrouvèrent tout leur zèle pour le sauver. Parmi cette foule de papiers qu'un homme dans la position du cardinal conservait nécessairement, il pouvait en être beaucoup qui, étrangers à son procès, auraient fourni à son persécuteur d'autres prétextes pour consommer sa perte. Deux heures après son arrestation, M. Ramond trouva les moyens de communiquer avec lui en dépit de sa garde, de se mettre en possession de ses papiers, et de détruire tout ce qui aurait pu compliquer sa cause.

Quant au procès même, le grand point était de prouver que les diamants avaient été volés par ceux que le cardinal croyait chargés de les remettre à la reine. Pour cela, il était nécessaire d'en suivre la trace, et bientôt on reconnut qu'ils devaient être passés en Angleterre. M. Ramond se hâta de s'y rendre. En vain le ministre ennemi du cardinal, prévenu de son voyage, essaya de l'arrêter en chemin par une lettre de cachet; averti en secret par M. de Malesherbes, il prit un detour et arriva heureusement.

La nature de son entreprise, comme il le dit lui-même, le mit en rapport avec les êtres les plus dégradés des deux rives de la Manche; mais il trouva aussi dans d'honorables relations personnelles, de fréquentes occasions d'échapper à cette atmosphère empestée, et d'envisager l'Angleterre sous de plus heureux points de vue. Son voyage était écrit, et nul doute qu'il n'eût tout l'intérêt de ceux de Suisse et des Pyrénées; malheureusement il lui a été enlevé en 1814, comme nous le verrons plus loin.

A force de sagacité et de mouvements, M. Ramond parvint à établir par les témoignages les plus évidents comment et par qui les diamants avaient été transportés et vendus à Londres. C'était la justification complète du cardinal sur le point principal de l'affaire; mais pour relever son courage et diriger ses défenses, il devenait indispensable qu'il prît connaissance de ces découvertes. Détenu à la Bastille au plus rigoureux secret, personne n'avait la permission d'en approcher. Pas un de ses parents ne veut hasarder une imprudence; M. Ramond la risque, il entre à la Bastille à l'insu du gouverneur, et en sort malgré lui. Enfin le procès se juge, et il a le plaisir de voir le cardinal et Cagliostro déchargés de toute accusation, et de justes peines frapper ceux qui avaient engagé ce malheureux prince dans cet abominable labyrinthe. Mais l'arrêt en l'absolvant aux yeux du public ne fit que donner une nouvelle ardeur aux haines qui le poursuivaient. Confiné d'abord dans son abbaye de la Chaise-Dieu, dans les montagnes les plus âpres de l'Auvergne, il n'y est reçu par les moines qu'avec des respects dérisoires. Le terrible ministre y règne encore, et le prieur est son lieutenant. La délation assiège l'exilé; l'insulte est sur tous les visages; il en est à

craindre le poignard et le poison. M. Ramond seul demeure auprès de lui, veille à sa sûreté et lui donne quelques consolations. Ces rigueurs ne commencèrent à s'adoucir que lors des embarras qui, en 1787, commencèrent à faire réfléchir le gouvernement sur sa position, et toutefois on ne revint à la justice qu'avec lenteur, tant il est difficile de sortir d'une mauvaise voie! Le cardinal ne fut point rappelé, mais il eut la permission de se retirer dans un autre de ses abbayes, à Marmoutiers-les-Tours, pays riche, où il trouva une bienveillance qui, depuis son malheur, lui était inconnue.

M. Ramond, devenu alors moins nécessaire, prit ce moment pour voyager dans les Pyrénées, que depuis long-temps il désirait comparer avec les Alpes, et c'est dans ce voyage qu'il en composa une première description publiée au commencement de 1789 (1). Elle n'est ni moins animée, ni moins spirituelle que ses observations sur la Suisse. On y trouve des remarques ingénieuses sur les glaciers et sur cet équilibre de froid et de chaleur qui maintient leurs limites. Les peuples qui en habitent les vallées sont aussi les objets des études de l'auteur. Il inspire la commisération envers ces races proscrites connues sous le nom de Cagots; il en recherche l'origine. Mais ce que l'on y remarque surtout d'intéressant pour les sciences, ce sont les premiers germes de sa théorie générale de ces montagnes, ainsi que de ses idées sur les lois auxquelles leur végétation est soumise, germes qui ne prirent cependant leur forme tout-à-fait scientifique que

(1) Observations faites dans les Pyrénées pour servir de suite à des observations sur les Alpes insérées dans une traduction des lettres de Coxe sur la Suisse, 2 vol. in-8° Paris, Belin, 1789.

quelques années après, lors du séjour forcé que l'auteur fut obligé de faire dans la même contrée que cette fois il n'avait visitée que par curiosité.

M. Ramond avait éprouvé, dans ses rapports avec le cardinal de Rohan ce que la faveur des grands peut donner de désagrément; une autre expérience lui restait à faire, celle de la faveur du peuple. Le cardinal, délivré de son exil par suite de la révolution du 14 juillet, et député du clergé de son diocèse à l'Assemblée nationale, était désormais à l'abri de toutes les persécutions, et l'honneur n'exigeait plus que ses anciens serviteurs demeuraient attachés à sa personne. M. Ramond vint s'établir à Paris. Lié comme il l'était avec plusieurs des hommes qui avaient concouru à la nouvelle marche des affaires, il lui était bien difficile d'en demeurer simple spectateur, et à peine eut-il paru dans une section, que son éloquence et l'étendue de son esprit en firent un personnage important. Il s'était mis naïvement, dit-il dans son Mémoire, du nombre de ces petites puissances qui pensaient conduire la révolution, et que la révolution eut bientôt entraînées. Sans cesse en conférences et en courses du cabinet de Condorcet à celui de Mirabeau, de l'hôtel de La Rochefoucault à l'Hôtel-de-ville ou dans les clubs, tantôt avec les amis du bien, tantôt avec les artisans du mal, ce sont ses termes, il voyait ces derniers avancer sans cesse, malgré les efforts des autres. Enfin on le nomma député à la première Législature; et là ce furent de nouveaux combats, et plus continus; des combats où il avait sans cesse contre lui, et les amis imprudents du trône et ses aveugles adversaires.

Dès les premiers jours, on le voit conjurer en vain l'assemblée de ne pas faire intervenir des discussions religieuses

dans des débats déjà si animés par eux-mêmes; il demande la tolérance; il voudrait que le choix des ecclésiastiques, assermentés ou non, fut libre pour les communes, et que tous fussent salariés. Plus tard, il tâche de faire ajourner les lois contre les émigrants; il s'oppose au moins à ce qu'ils soient tous frappés des mêmes peines, sans égard à leur conduite vis-à-vis la mère-patrie. Dans une autre occasion, il cherche à empêcher le licenciement en masse de la garde du roi, ce coup violent, où il était aisé de voir le prélude du renversement du trône. Quelquefois, son langage est celui du jour, le seul qui puisse se faire entendre; mais ses conclusions sont constamment pour la justice et pour la raison. Vains efforts! A des hommes passionnés rien ne paraît raisonnable et juste que l'objet de leur passion; souvent le discours le plus éloquent ne faisait que les exaspérer en sens contraire. Il arriva même que, dans ces moyens détournés, dans ces pénibles manœuvres auxquelles étaient condamnés ceux qui essayaient d'éloigner une catastrophe, M. Ramond eut le malheur de se laisser induire à une démarche qui, contre son intention, en accéléra les progrès. M. Delessart, ministre des affaires étrangères, par une communication imprudente, venait de s'attirer la haine du parti dominant; le ministre de la guerre, M. de Narbonne, homme fidèle, mais léger, committait une imprudence d'un autre genre, en se déclarant publiquement contre son collègue, et en manifestant ainsi la division qui régnait dans le ministère. Le roi, irrité, le renvoya. Ses amis, qui le croyaient pour le trône un soutien nécessaire, crurent le moment venu où leur devoir leur prescrivait de servir la cause de la royauté malgré elle, en déterminant l'assemblée à témoigner des regrets de cette

destitution, et M. Ramond, leur organe, proposa même de déclarer que les autres ministres avaient perdu la confiance de la nation. Mais autre chose était de faire une proposition, et autre chose de calculer qu'elle en serait l'issue. L'orageuse discussion qui suivit prit un tour tout-à-fait contraire aux vues de ceux qui l'avaient provoquée; au lieu d'une résolution dont l'effet devait se borner à ramener le roi aux conseillers qui pouvaient le sauver, le parti qui voulait le détruire demanda la mise en accusation de M. Delessart. Un rapport insidieux, préparé d'avance par le fameux Brissot, et dont l'existence n'était pas connue des auteurs de la première proposition, appuya cette demande; aucune réponse n'était prête; le décret fatal fut rendu, et dès-lors le malheureux monarque ne put trouver que des ministres infidèles ou pusillanimes, et aucun obstacle sérieux n'arrêta plus l'audace de ses ennemis.

A la honteuse journée du 20 juin, la voix de M. Ramond se fit encore entendre en faveur de l'ordre et des lois, et tout aussi vainement qu'en d'autres occasions. Épuisé par les veilles et les inquiétudes, désespéré de l'inutilité de ses efforts, il tomba malade, eut à subir une opération douloureuse, et se trouva réduit à un état si alarmant, que ses médecins le firent partir pour Barèges quelques jours avant le 10 août. Il échappa ainsi à un premier danger; mais les vengeances du parti triomphant ne tardèrent point à le poursuivre: il se vit, pendant quelque temps, obligé de se réfugier dans les recoins les plus reculés de ces montagnes, et de vivre de lait et du pain noir des bergers. Atteint enfin, le 15 janvier 1794, et jeté dans les cachots de Tarbes, il ne dut qu'à l'ingénieuse humanité d'un militaire qui le connaissait

de réputation, de ne pas être aussitôt amené au tribunal révolutionnaire.

M. Lomet, officier distingué du génie, qui était chargé d'établir des hôpitaux pour l'armée des Pyrénées, prétendit avoir besoin de consulter pour cette opération un homme qui connût bien le pays. On lui permit de conférer avec M. Ramond dans sa prison, et de lui apporter quelque soulagement. Lomet sollicita même sa délivrance auprès de Carnot : mais celui-ci lui répondit judicieusement : *Il est trop heureux qu'on l'oublie*. Ce fut aussi la politique dont usa en sa faveur un envoyé de la Convention, nommé Monestier, chargé de faire arriver à Paris ceux que les triumvirs avaient proscrits. Il trouva quelques prétextes pour retarder sa translation, et lui fit gagner ainsi le 9 thermidor. Sa vie fut sauvée alors ; mais il n'eut point encore sa liberté. Il ne sortit de prison que le 9 novembre, et il en sortit dépouillé de tout. Déjà, dans sa prison, il avait été soutenu en grande partie par le travail d'une sœur qui, avec un courage admirable, était accourue près de lui et s'était dévouée à son sort. Une fois libre, il reprit, ou par nécessité ou par goût, le genre de vie qu'avant son arrestation il avait mené pour sa sûreté, et cet état précaire ne cessa qu'en 1796, qu'il obtint la place de professeur d'histoire naturelle à l'école centrale des Hautes-Pyrénées, dont le siège était à Tarbes.

M. Ramond a occupé ce poste pendant quatre années, les plus heureuses peut-être de sa vie. Des jeunes gens, que le malheur avait jetés dans cette petite ville, lui formèrent un auditoire intéressant. La même éloquence qui l'avait distingué dans le monde et à la tribune l'animait dans sa chaire : elle l'inspirait surtout lorsqu'il parcourait avec ses élèves ces

belles montagnes dont il s'était fait pour eux le démonstrateur, et que secondé par eux il explorait avec des soins nouveaux. Pas une de leurs pierres ne lui échappait : il n'en négligeait pas une plante. Il a gravi trente-cinq fois le pic du Midi de Barèges; et deux essais, tentés en 1797, n'ayant pu lui faire atteindre la cime du pic nommé le *Mont-Perdu*, le plus élevé de la chaîne, il y retourna encore en 1802, et réussit enfin dans cette entreprise. C'est d'après ce genre de vie qu'un poète du temps, dans une pièce à sa louange, n'avait rien trouvé de mieux que de l'appeler un *savant chamois*.

Nous devons à ces courses répétées le troisième ouvrage de M. Ramond, qui, sous le titre trop restreint de *Voyage au Mont-Perdu* (1), présente dans le fait une théorie générale de la chaîne des Pyrénées, aussi neuve qu'importante pour la géologie.

Par une disposition contraire à ce qui s'observe dans les autres grandes chaînes, les flancs de ces montagnes offrent très-peu de coquilles; ce sont leurs sommets qui abondent en débris des corps organisés, et l'on avait tiré de là des objections sans nombre contre les lois que les Pallas et les Saussure avaient reconnues sur la structure des montagnes. M. Ramond trouva, en effet, des calcaires coquilliers au sommet de la chaîne; mais un coup d'œil heureux lui fit apercevoir que les bancs de ces calcaires coquilliers s'inclinent

(1) Voyage au Mont-Perdu et dans la partie adjacente des Hautes-Pyrénées, par M. Ramond. Paris, Belin, 1801, 1 vol. in-8°; et Voyage au sommet du Mont-Perdu, extrait du Journal de mines. Bossange, 1803 broch. in-8°.

au midi : un examen ultérieur lui fit découvrir les schistes, les granits qui se glissent sous les bancs calcaires. Revenant plus au nord, il vit ces schistes et ces granits disposés sur des lignes parallèles, mais inférieures à la grande crête; plus au nord encore, il revit de nouveau des calcaires reposer en lignes parallèles sur les granits et sur les schistes : mais ces dernières lignes étaient les moins élevées de toutes. Dès lors, l'ordre fut rétabli à ses yeux. Le granit forme, comme partout ailleurs, l'axe de la chaîne; mais il y a une singulière inégalité de niveau entre les crêtes collatérales du nord et celles du midi; et sur les dernières l'on rencontre, en montant, les mêmes séries de couches que sur les autres on suit en descendant. Le *Mont-Perdu* est la première des montagnes calcaires, comme le *Mont-Blanc* est la première des montagnes granitiques; et, quoique moins élevé, il ne le cède au Mont-blanc ni par l'aspect des ruines qui l'entourent, ni par tous ces spectacles imposants, qui caractérisent les monuments des plus terribles révolutions. « On chercherait même en vain, dit M. Ramond, dans les montagnes granitiques ces formes simples et graves, ces larges assises qui s'alignent en murailles, se courbent en amphithéâtres, se façonnent en gradins, s'élancent en tours où la main des géants semble avoir appliqué l'aplomb et le cordeau. »

L'imagination, comme on voit, anime toujours son langage; mais, au lieu de l'égarer comme tant d'autres, et c'est un caractère tout particulier à ses écrits, elle ne fait que rendre le vrai avec plus de vie, que transporter plus complètement le lecteur sur les lieux et lui mettre sous les yeux tout ce que l'auteur veut peindre.

C'est encore à ces voyages dans les Pyrénées que l'on a dû,

non-seulement quelques plantes nouvelles (1) dont M. Ramond a fait la découverte, mais des vues générales sur la végétation des montagnes, sur cette comparaison de leurs zones avec les climats de notre hémisphère, qui, déjà saisie par Linnæus, est devenue dans ces dernières années, sous la plume des Humboldt, des Decandolle et des Mirbel, l'objet de travaux si intéressants.

M. Ramond attachait lui-même un grand prix à ces questions : elles ont fait ses dernières comme ses premières études ; et, peu de temps avant sa mort, il les reproduisit avec une nouvelle étendue dans un mémoire sur la *Végétation du Pic du midi*, le dernier de ses ouvrages (1). Plus animé, plus pittoresque encore sur cette matière que sur les autres objets de ses recherches, il s'élevait souvent en la traitant à la plus haute éloquence. Tout le monde admira dans une de nos séances publiques le discours (2) où il racontait l'histoire de ces plantes vivaces qui, « sur la lisières des glaces perpétuelles, sous le double abri de la neige et de la terre, ne voient peut-être pas le jour dix fois en un siècle, et parcourent alors le cercle de la végétation dans le court espace de quelques semaines pour se rendormir aussitôt dans un hiver de plusieurs années : et de ces plantes communes, égarées

(1) Plantes inédites des Pyrénées; Bullet. des sciences, n. 41 et 42, an VIII; n. 43 et 44, an IX.

(2) Mémoire sur la végétation du Pic du midi de Bagnères de Bigorre, lu à l'Académie des sciences, le 16 janvier et le 13 mars 1826; imprimé dans les Mémoires de l'Académie.

(3) Imprimé dans le tom. IV des Annales du Muséum d'histoire naturelle, pag. 390.

en quelque sorte au milieu des autres, mais dont les débris d'une hutte ou d'un rocher expliquent la présence. L'homme, en y amenant ses troupeaux, y a amené, sans le savoir, les oiseaux, les insectes de ses vallées; il n'y reviendra peut-être plus; mais ces sauvages contrées ont reçu en un instant l'empreinte indélébile de sa domination. »

Cette même chaleur qu'il mettait dans son style, il la mettait aussi dans son débit, et l'on n'était pas moins séduit à l'entendre lire ses productions qu'à assister à ces conversations piquantes où il rendait des idées originales par les expressions plus originales encore. Maintes fois il produisit cet effet au milieu de nous, lorsque, vers 1800, il nous revint du fond de ses Pyrénées. L'homme qui bientôt devait arriver au suprême pouvoir, et qui alors assistait souvent à nos séances, ne l'eut pas plutôt entendu, qu'il sentit combien il pouvait être important pour lui d'attacher à son gouvernement un esprit de cette trempe. Dès l'établissement des préfectures, il lui en offrit une; mais dans ces premiers temps, il était encore permis de se refuser aux faveurs, et M. Ramond, nommé au Corps-Législatif par le département où il avait éprouvé tant de jouissances, préféra une place qui ne l'arrachait que pendant six semaines à ses chères montagnes. Il ne fut pas oublié cependant, et d'autant moins que l'on s'aperçut promptement que ce n'était pas un homme qui se laissât dicter ce qu'il devait penser, et que ce qu'il pensait, il savait le rendre de manière à le graver dans l'esprit des autres. Trop habile pour ne pas percer le voile léger qui couvrait encore les projets du maître, trop expansif pour rien cacher de ce qu'il apercevait, à peine le cédait-il pour l'énergique vivacité de ses bons mots à une dame célèbre qui

se vit bientôt contrainte de quitter Paris. On voulut l'en éloigner aussi ; mais on ne pouvait pas traiter un vice-président du Corps-Législatif comme une femme étrangère. On attendit donc qu'il eût fini son temps ; et en 1806, il fut nommé à la préfecture du Puy-de-Dôme en des termes qui ne lui laissaient pas de choix ; aussi avait-il coutume de dire qu'il était préfet par lettre de cachet.

Peut-être fut-ce à cette circonstance, autant qu'à son bon esprit, qu'il dut un mérite assez rare alors, et que les administrés apprécient beaucoup, celui de ne point trop administrer ; nous savons que l'on conserve dans son département un souvenir honorable de la tranquillité dont il y fit jouir les particuliers à des époques où l'on trouvait ailleurs tant de prétextes pour les fatiguer de recherches et de vexations. D'ailleurs, il était loin de négliger ce qui intéressait véritablement le public, et il a laissé un beau monument de son administration dans les travaux qui ont fait des eaux du Mont-d'Or un de nos lieux de bains les plus utiles et les plus fréquentés.

Mais que sont, pour la durée, les actes de l'administration la plus sage, auprès du moindre service rendu aux sciences ? Ce que M. Ramond a fait pour elles dans le Puy-de-Dôme sera bien certainement ce dont le monde gardera le plus long souvenir. Soit par un heureux hasard, soit par une intention expresse, et telle qu'il en entraînait souvent dans les vues de celui qui l'avait nommé, il se voyait à la tête de la contrée la plus classique pour la géologie, de cette Auvergne où des cratères de tous les âges, des coulées de laves dans toutes les directions, des basaltes de toutes les formes, racontent au naturaliste dans le langage le plus clair

l'histoire des volcans et ses époques pendant des centaines de siècles antérieurs à toute histoire humaine. Il se voyait surtout dans les lieux mêmes où Pascal avait fait l'admirable découverte de la mesure des hauteurs par le baromètre (1). Les idées qu'il avait eues, dès ses premières excursions dans les Pyrénées, sur la nécessité de cet instrument pour la géologie et sur les perfectionnements dont son emploi est susceptible, se réveillèrent en lui avec une nouvelle force.

Le mercure est soutenu dans le baromètre par le poids de l'atmosphère; à mesure que l'on s'élève, la colonne d'air qui pèse sur lui diminue, il baisse dans le tube, et si l'air était partout de la même densité et de la même température, rien ne serait plus facile que de savoir par cet abaissement de combien on se serait élevé; mais il n'en est point ainsi. L'air étant élastique, les couches supérieures compriment les inférieures, et à mesure que l'on s'élève, la densité et le poids de l'air décroissent dans une progression géométrique. Le mercure baisse donc moins pour une hauteur égale, à mesure que cette hauteur est prise à une élévation plus grande, deuxième variation, qui, si elle était seule, ne donnerait lieu encore qu'à des opérations assez simples. Il suffirait de multiplier la différence des logarithmes des hauteurs observées du mercure, par un nombre qui exprimerait en mètres l'élévation qui, dans une position déterminée, par exemple au bord de la mer, correspondrait à un abais-

(1) On sait que Pascal, après un premier essai fait à la tour Saint-Jacques-du-Haut-Pas, à Paris, engagea son beau-frère Perrier, qui demeurait à Clermont, à répéter l'expérience sur la montagne du Puy-de-Dôme.

sement déterminé du mercure. Mais on n'obtiendrait encore par là que des résultats grossiers; les différences de chaleur, soit de l'air, soit du mercure; les différences de l'humidité de l'atmosphère, le décroissement de la force de la gravitation qui résulte de l'éloignement où l'on se porte du centre de la terre et jusqu'à celui qui tient à l'augmentation de convexité du globe vers l'équateur, sont autant de circonstances dont il est nécessaire de tenir compte, si l'on veut arriver à quelque précision. Feu M. de Laplace avait ramené la totalité des opérations que ces circonstances exigent, à une formule générale qui en était l'expression rigoureuse, mais dont l'application supposait la fixation positive des chiffres propres à chacune, et surtout celle du coefficient principal; mais dans ses premiers essais il avait fixé ce coefficient trop bas, en sorte que toutes les hauteurs, calculées d'après sa formule, se trouvaient au-dessous de la réalité, telle que la donnaient les mesures trigonométriques ou les nivellements. M. Ramond (1), profitant de quelques hauteurs mesurées exactement par des géomètres, et y faisant avec une attention minutieuse ses observations barométriques, fit connaître de combien ce coefficient devait être augmenté; il prit le même soin pour la détermination des autres chiffres; et de plus il reudit attentif à une multitude de circonstances momentanées qui troublent la justesse des

(1) Mémoires sur la formule barométrique de la mécanique céleste et les dispositions de l'atmosphère, qui en modifient les propriétés, augmentés d'une instruction élémentaire et pratique destinée à servir de guide, dans l'application du baromètre à la mesure des hauteurs. Clermont-Ferrand, 1811, in-4°.

opérations, et dont il enseigna à éviter l'influence. De ce nombre sont les vents dominants, les variations diurnes du baromètre, la facilité avec laquelle le thermomètre, surtout dans les montagnes, éprouve de la part du terrain une impression différente de celle que produirait la chaleur de l'air si elle agissait seule. L'appréciation de tous ces effets exigeait des courses, des expériences, des calculs sans fin, et M. Ramond y mettait une telle suite qu'un plaisant du pays demanda un jour si M. le préfet se proposait de mesurer ses conscrits au baromètre. La vérité est que le baromètre est devenu par ses soins un instrument géodésique qui donne aux géographes et aux ingénieurs, avec une grande économie de temps et de travail, les hauteurs des plateaux et des sommités trop négligées dans les anciennes cartes, et qui même leur permet d'employer ces hauteurs comme bases pour la mesure des distances horizontales. Il est surtout un instrument de première importance pour les géologues, à qui il permet de prendre les niveaux d'une formation partout où elle se montre, et d'assigner ainsi sa position absolue, malgré tous les dépôts qui peuvent la masquer.

M. Ramond a tiré lui-même un très-grand parti du baromètre pour compléter l'histoire des deux chaînes les plus intéressantes de l'Auvergne, les Monts-Domes et les Monts-Dores (1). La simple opération du nivellement lui a fait découvrir dans les laves des différents âges des différences

(1) Nivellement barométrique des Monts-Dores et des Monts-Domes, disposé par ordre de Terrains, présenté à la classe des sciences physiques de l'Institut le 24 et 31 juillet 1813.

remarquables de nature. Les plus anciennes paraissent avoir conservé bien plus long-temps leur fluidité, et s'être étendues à de bien plus grandes distances des bouches qui les vomissaient. Elles comprennent, non-seulement les basaltes proprement dits, mais des porphyres, des pétrosilex, des klingsteins, qui ne sont pas moins que les basaltes, des produits d'une liquéfaction ignée, et qui souvent se divisent comme les basaltes en prismes colomnaires. Les laves plus récentes ne s'élèvent pas autant et sont d'une nature moins variée. Toutes reposent sur un vaste plateau de granit ou sont déposées dans ses interstices; elles sont sorties de ses entrailles ou des parties du globe situées au-dessous de lui; et ces différents sols, leurs différents étages ont chacun des plantes, des animaux, des cultures qui leur sont propres. M. Ramond en trace l'histoire et l'appuie sur une détermination de plus de quatre cents hauteurs obtenue par sa méthode (1).

C'est ainsi que M. Ramond employait en Auvergne les moments dont les devoirs de sa place lui laissaient la disposition : et cependant il sentait que des fonctions que tant d'autres pouvaient remplir comme lui, restreignaient trop l'emploi des talents qui lui étaient propres. En janvier 1813, il obtint enfin sa retraite, et vint s'établir auprès de Paris, avec le projet de consacrer le reste de ses jours à l'éducation de son fils et à la rédaction définitive de ses recherches sur la physique, sur la géologie et sur la botanique. Les Mémoires de sa vie devaient aussi tenir une place parmi les occupa-

(1) Application des nivellements exécutés dans le département du Puy-de-Dôme à la géographie physique de cette partie de la France; mémoire lu à l'Institut le 7 août 1813.

tions de sa vieillesse, et ce n'aurait pas sans doute été la moins piquante. Mais lors de l'invasion de 1814, ses journaux, ses correspondances, tous les matériaux qu'il avait rassemblés, furent détruits en un jour par les Cosaques; des travaux de quarante ans, il ne lui resta plus que des souvenirs. Une distraction forte, un travail opiniâtre, étaient les seuls soutiens possibles dans un pareil malheur, et M. Ramond se laissa de nouveau engager dans les affaires. Nommé maître des requêtes le 24 août 1815, il fut chargé, en janvier 1816, avec M. Lechat, un de ses collègues, de la liquidation des créances anglaises, opération délicate, où il fallait défendre les intérêts du trésor vis-à-vis d'étrangers que leur position portait assez à étendre les exigences des traités. Une parfaite connaissance de l'anglais, le charme de sa conversation, l'ascendant naturel que lui donnait sa haute réputation scientifique, furent d'un tel secours, que, sur les 3 millions 500 mille francs de rentes qui avaient été votés pour l'acquit de cette partie de nos engagements, la commission dont il était membre n'eut à en délivrer que pour 2 millions 950 mille francs, et que cependant, malgré les réductions et les rejets nombreux qu'elle avait fait prononcer, aucune plainte ne fut adressée aux gouvernements respectifs. Feu M. le duc de Richelieu déclara hautement que c'était de toutes les commissions de liquidation celle qui avait été la plus heureuse; et cet appréciateur éclairé de ce qui tenait à la délicatesse et à l'honneur national s'empressa de demander au roi pour M. Ramond une place de conseiller d'État en service ordinaire. Il y fut élevé le 14 juin 1818. Le public, étonné de le voir obtenir si tard une récompense à laquelle depuis long-temps ses talents et ses services semblaient l'appeler, le

fut bien davantage de la lui voir perdre avant que trois années se fussent écoulées. Dès 1822, il ne paraît plus sur la liste des conseillers en activité, et bientôt après son nom est relégué parmi les conseillers honoraires. Quelle en fut la cause? Cessa-t-il d'être admis au conseil par une raison semblable à celle qui l'avait fait nommer préfet? Personne, je crois, n'en a rien su. Ce qui est certain, c'est que sa destitution est une de celles qui ont le plus fait désirer et bénir l'ordonnance qui empêchera qu'il ne s'en fasse de pareilles à l'avenir.

M. Ramond supporta cette dernière disgrâce comme les autres incidents auxquels le sort l'avait exposé. Ni la gaieté de sa conversation, ni l'énergie piquante de ses mots n'en souffrirent. On aurait dit que l'âge accroissait encore le feu de ses discours et de ses regards; et, jusqu'à ses derniers moments, ses proportions légères, son tempérament sec, la vivacité de ses mouvements, ont rappelé le peintre des montagnes, en même temps que la manière dont il caractérisait les personnages qui apparaissaient sur l'horizon de la politique ou sur celui des sciences et de la littérature, annonçait l'homme qui avait profité pour apprendre à juger ses semblables de toutes les phases d'une vie aventureuse.

Une inflammation chronique des intestins lui a fait passer ses derniers jours dans de vives douleurs. Il est décédé le 14 mai 1827, ne laissant qu'un fils, de son mariage avec madame veuve Cherin, fille de notre respectable confrère M. Dacier. Sa place à l'Académie a été remplie par M. Berthier, ingénieur des mines, si recommandable par ses nombreuses analyses de minéraux.

